

Joaquín Sorolla bords de mer

Dominique Lobstein

Joaquín Sorolla bords de mer

Dominique Lobstein

Couverture :

Promenade au bord de la mer (détail)

1909

Madrid, Fondation Musée Sorolla

© Bridgeman Images

Quatrième de couverture :

Pêcheuse et son enfant

1908

Madrid, Musée Sorolla

Wikimedia

© Éditions des Falaises, 2017

16, avenue des Quatre Cantons

76000 Rouen

www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES





Antonio Garcia
à la plage
1909
Madrid, Musée Sorolla
Wikimédia

Sorolla, une joie de peindre communicative

Joaquín Sorolla y Bastida est né le 27 février 1863 en Espagne, à Valence, sur la côte méditerranéenne. L'enfant, orphelin à deux ans, recueilli par une tante maternelle et son mari, forgeron et serrurier, ne dut que rarement voir la mer, pourtant à deux pas. Et une fois convaincu qu'il deviendrait peintre, il s'en éloigna sans remords. Puisque la consécration nationale ne pouvait venir que de Madrid, dès 1881, il commence à y séjourner ponctuellement et à y présenter ses tableaux. En 1884, la municipalité de Valence lui octroie une bourse pour résider et travailler à Rome pendant plusieurs années. Une fois encore la mer n'est pas loin, mais le jeune homme ne s'y intéresse guère : il a déjà les yeux fixés sur Paris qu'il visite l'année suivante, rencontrant quelques-uns des chefs de file de l'art français d'alors, tel Léon Bonnat. De retour

en Espagne et après avoir épousé Clotilde Garcia del Castillo, la fille d'un de ses premiers collectionneurs, le peintre part à la conquête du monde artistique. En 1891, il expose à Berlin, en 1892, il est à Munich avant de se présenter devant le jury du Salon parisien en 1893. Même si son nom se lit régulièrement dans le livret des manifestations parisiennes, la recherche d'une réputation internationale se poursuit à travers de multiples expositions, à Vienne en 1894, à Venise en 1897, à Buenos Aires en 1900, etc. Il voyage ainsi jusqu'à la consécration suprême que lui offrent les États-Unis à partir de 1909, en lui confiant l'immense décor d'une salle de l'Hispanic Society of America, dans laquelle il rappelle aux espagnols expatriés les costumes et les coutumes des différentes régions qu'ils ont quittées. C'est ainsi par centaines que ses



Les travaux et les jours

Lors de son premier passage à Paris, la capitale bruit du décès de Jules Bastien-Lepage, le « père du naturalisme, le petit-fils de Courbet et Millet » selon Émile Zola. Ses grands formats — où il renoue avec ses origines lorraines en conjuguant le goût du dessin, appris à l'École des beaux-arts, et celui de la couleur, développé au contact de l'impressionnisme — marquent nombre de ses contemporains, artistes français ou étrangers, de passage où résidant à Paris. Indirectement, Sorolla subit l'onde de

choc de ces nouvelles propositions plastiques et les intègre progressivement, les restituant successivement sous deux aspects. Le premier, le plus précoce, met en scène la vie des valenciens liés aux travaux de la mer. Il s'agit d'évocations encore sombres et douloureuses, dans la tradition d'une certaine culture locale. Progressivement, cependant, les bruns s'estompent tandis que la lumière enveloppe les modèles en action, rendant moins pénible l'expression de leur quotidien.

Pêcheurs valenciens

1895

La Haye, Musée municipal

© akg-images / Album / Oronoz



« Je me suis rendu au Salon où j'ai exposé mon tableau ; j'ai eu l'impression qu'il était peu lumineux, mais que c'était le meilleur du Salon et, qu'il plaise ou non, Pedro en est fou. Comme je l'avais imaginé, il a été proposé pour le premier prix, mais comme il ne pouvait y en avoir qu'un dans la catégorie Peinture, c'est à contrecœur qu'ils l'ont accordé à un étranger. »

Lettre de Sorolla (Paris) à Clotilde (Buñol), 11 juin 1895

Retour de la pêche : le halage de la barque

1894

Paris, musée d'Orsay

Photo © Christie's Images / Bridgeman Images

« Je l'ai peint [ce tableau], avec toute mon âme,
mais comme il est très personnel, je crains qu'il
ne soit pas bien compris. »

De Sorolla (Madrid) à Pedro Gil Moreno de Mora (Paris),
15 février 1900

Le Déjeuner dans la barque
1898

Madrid, musée de l'Académie royale des Beaux-Arts de San Fernando
© akg-images / Album / sfgp





« M. Sorolla y Bastida, l'un des maîtres de l'école espagnole, s'est fait, comme interprète de la lumière, une place très à part à côté des impressionnistes. M. Sorolla a vu la brise constante des flots gonfler les voiles des barques de pêche, inondées de soleil. Nul n'a mieux que lui rendu l'odeur salée, le bruissement monotone des vagues et la fraîcheur de l'air au bord des mers ensoleillées. »

Elie Faure, « Les Salons. Société des artistes français »,
L'Aurore, 7 mai 1902, p. 2

Plage de Valence, soleil du matin

1901

Collection particulière

© akg-images / Album / Oronoz

Les Trois Voiles
1903
Collection particulière
Wikimedia



« Salle VII. Encore une petite salle, mais il y a des bijoux...
Une fin de journée de Sorolla offre les mêmes qualités de
pittoresque que les *Raisins secs*, cités dans la salle III. »

Foyot-d'Alvar, « Salons de 1901. Société des artistes français »,
L'Europe artiste, n° 2 030, 25 mai 1901, p. 6

Fin de journée
1901

Madrid, Collection particulière
© akg-images / Album / Oronoz



« Voici des bœufs qui sont entrés dans la mer pour haler une barque dont la toile s'enfle sous l'effort de la brise. Voici les conducteurs de ces bœufs qui font effort pour la manœuvrer. L'eau bouillonne entre les pattes ; les reflets se jouent sur les corps massifs et sur les pelages bruns des bêtes ; le soleil cuit et colore en tons de brique les mains et les visages des rustres ; la mer s'étend plus loin d'un bleu aveuglant. C'est une énorme étude, un instantané peint avec une sûreté singulière, exceptionnelle, stupéfiante presque. »

Arsène Alexandre, « Les Salons de 1905. Société des artistes français »,
Le Figaro, 29 avril 1905, p. 4

Remorquer le bateau, plage de Valence
1916

Collection particulière
© Bridgeman Images

